Les sn indéfinis peuvent-ils fonctionner comme anaphores associatives ?

Do indefinite associative NPs exist ?

Michel Charolles et Injoo Choï-Jonin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3027>

DOI : 10.4000/praxematique.3027

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 43-68

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michel Charolles et Injoo Choï-Jonin, « Les sn indéfinis peuvent-ils fonctionner comme anaphores associatives ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 24 | 1995, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3027> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3027>

Michel CHAROLLES
Université de Nancy 2
Injoo CHOÏ-JONIN
Université de Strasbourg 2

Les sn indéfinis peuvent-ils fonctionner comme anaphores associatives ?

Dans cet article nous voudrions montrer que les SN indéfinis sont passibles, sous certaines conditions, d'emplois anaphoriques associatifs. Ce phénomène, qui n'a été relevé qu'incidemment par quelques auteurs, est d'autant plus remarquable que :

- 1°) l'anaphore associative est un procédé anaphorique réputé propre aux SN définis,
- 2°) on a l'habitude de considérer que les SN indéfinis (ou pour le moins certains d'entre eux, cf. ci-après) servent à installer dans le discours des entités inédites et sont, de ce fait, inaptes aux usages anaphoriques.

L'étude qui suit comporte quatre parties. La première est un bref rappel des deux points qui précèdent. Dans la seconde, nous examinons un certain nombre d'emplois de l'indéfini qui sont indiscutablement associatifs et qui donc contestent les deux thèses rappelées ci-dessus. Les SN indéfinis associatifs ne peuvent cependant fonctionner de manière associative que sous certaines conditions et ces conditions sont telles que l'on peut être tenté de considérer ces sn comme de simples définis associatifs déguisés. Cette analyse, comme nous le montrons dans la troisième partie, est toutefois réductrice car il existe entre les indéfinis et les définis associatifs des différences sémantiques qui ne sont pas négligeables. L'analyse consistant à ne voir dans les indéfinis associatifs que des définis déguisés n'est donc pas tenable, d'autant

moins que le remplacement de « un N » associatif par « un des N » est loin d'être toujours possible (quatrième partie).

1. L'INAPTITUDE DES SN INDEFINIS AUX USAGES ASSOCIATIFS

Les exemples canoniques d'anaphores associatives comme :

(1) Nous arrivâmes dans un village. *L'église* était située sur une hauteur.

mettent en jeu un SN défini renvoyant à une entité non encore introduite dans le discours mais dont l'unicité existentielle (marquée par le défini) est présentée comme accessible à partir d'une entité antérieurement mentionnée, via une relation inférentielle de caractère générique ou stéréotypique, très souvent méronomique du type « si village alors normalement église » (cf. Hawkins 1978, 1984, 1991, Kleiber 1992a, b, 1993a, b, 1994 a, b, et Kleiber, Patry & Ménard 1994). L'anaphore associative apparaît donc comme un moyen commode permettant au locuteur d'introduire dans le discours des éléments nouveaux, en faisant comme s'ils étaient déjà connus, et cela par le truchement de relations associant, dans le sens commun, telle entité avec telle autre (cf. (1)), ou telle entité avec tel ou tel scénario induit par un énoncé précédent :

(2) Paul s'est marié la semaine dernière. *Le maire* a fait un beau discours.

L'extension exacte du procédé, qui est maintenant bien repéré¹, a donné lieu à diverses discussions. On s'est en particulier demandé si le discours était à même de promouvoir des relations stéréotypiques inédites, c'est-à-dire non inscrites dans le lexique commun (cf. Charolles 1990, 1994a, b et à par, Kleiber 1993a, b, 1994a, b). Certains auteurs ont par ailleurs contesté que seul le défini soit à même de fonctionner associativement (Reichler-Béguelin 1988, 1989, Berrendonner 1990 et 1994), mais la discussion a porté, pour l'essentiel, sur des cas mettant en cause des pronoms ou des démonstratifs et non des indéfinis. Si en effet, dans (1) et (2), on remplace les définis par des indéfinis :

¹ Sur tous ces points, cf. notamment les études rassemblées dans ce volume ainsi que celles publiées dans Schnedecker et alii ed. (1994)

(3) ? Nous arrivâmes dans un village. *Une église* était située sur une hauteur.

(4) ? Paul s'est marié la semaine dernière. *Un maire* a fait un beau discours.

les énoncés obtenus sonnent très bizarrement. Bien entendu, (3) et (4) ne sont pas ininterprétables dans la mesure où on peut toujours comprendre que, à leur arrivée dans un certain village, les visiteurs (« nous ») ont découvert une église sur une hauteur (cf. Charolles 1990) et que, lors du mariage de Paul, une personne de l'assemblée, maire de son état, s'est laissée aller à un beau discours. Ce qu'il y a toutefois de curieux dans (3) et (4), c'est que, précisément, l'indéfini empêche de voir dans « une église » l'église du village et dans « un maire » celui qui a célébré la cérémonie, alors que ces « composants » ou ces « rôles » sont spontanément associés à l'idée, respectivement, de village et de mariage.

La bizarrerie de (3) et (4) n'a rien d'étonnant, elle s'explique par le mode de donation de la référence des SN indéfinis, mode de donation qui exclut qu'ils puissent fonctionner comme des anaphores (cf. Corblin 1987) associatives ou non. Les SN indéfinis se prêtent, comme on sait, à des emplois qui peuvent être fort divers, mais, si l'on ne considère que les emplois spécifiques a priori seuls concernés dans les usages qui nous intéressent², on a tôt fait de comprendre pourquoi le mode de fixation de la référence qui leur est propre exclut qu'ils puissent être employés anaphoriquement. Soit l'exemple suivant :

(5) *Un prêtre* marchait en tête du cortège³.

Dans (5), le SN « un prêtre », quoique non identifiant, introduit un référent spécifique dans le discours. Cette introduction est le résultat d'une double opération : l'indéfini invite le destinataire à construire un indi-

² On exclut les emplois attributifs (*Albert veut épouser une Tahitienne*), les emplois où le SN est lié par un quantificateur (*Tous les Français lisent un quotidien*) et les emplois génériques (*Un enfant a besoin d'une mère*).

³ Les expressions en *gras* sont celles qui font l'objet d'analyse ; lorsque les exemples sont indexés par un astérisque, les indications d'acceptabilité ne concernent que l'emploi des expressions en gras.

vidu tel qu'il soit à la fois « prêtre » et tel qu'il satisfasse le prédicat « marcher en tête d'un certain cortège ». Le prédicat interne au substantif donne accès à la classe préconstruite (Martin 1983) à l'intérieur de laquelle l'interprétant est invité à extraire un membre singulier ; mais le prédicat de la phrase dans laquelle figure le SN contribue non moins crucialement à la fixation du référent car l'existence et l'unicité de celui-ci ne sont pas présentées comme déjà acquises (ou explicables) indépendamment de ce qui en est dit dans l'énoncé (cf. Corblin 1987 et 1989). Ce point ressort bien lorsque l'on compare (5) avec (6) :

(6) *Le prêtre* marchait en tête du cortège

où l'individu désigné par « le prêtre » est supposé mutuellement accessible comme unique et existant dans les circonstances pragmatiques présidant à l'énonciation (cf. notamment Galmiche 1989, Kleiber 1986 et 1992a entre autres, Hawkins 1978 et 1991, de Mulder 1994) et se voit donc saisi indépendamment de ce que l'on en dit dans l'énoncé. Dans (5), la fixation du référent, la possibilité que l'on a d'installer une entité spécifique dans le modèle du discours, est, par contre, directement fonction du fait que le prédicat « marcher en tête du cortège » est à même d'ancrer dans l'univers des individus dénotés un et un seul existant extrait de la classe des prêtres.

Dès que l'environnement prédicatif du SN indéfini change, dès que par exemple on introduit un contexte d'attitude propositionnelle, comme dans :

(7) Albert voudrait voir *un prêtre*.

sa capacité à référer est affectée. Soit en effet on comprendra (7) comme signifiant que Albert voudrait voir un individu quelconque pourvu qu'il soit prêtre (usage attributif), soit on comprendra qu'il veut voir un prêtre particulier (usage référentiel), connu ou non du locuteur, mais que la description indéfinie ne permet pas au destinataire d'identifier. Dans le même contexte :

(8) Albert voudrait voir *le prêtre*.

l'interprétation du défini est également modifiée par l'occurrence d'un verbe d'attitude propositionnelle, mais pas de la même façon qu'en (7). Soit on inférera que le locuteur entend désigner la seule et unique personne, disons Jean, connue pragmatiquement comme étant (indépendamment des volontés d'Albert) « le prêtre », soit on comprendra qu'il a pour intention de signifier que Albert souhaite rencontrer la personne, quelle qu'elle soit, qui, dans la situation, assume le rôle de prêtre (emploi attributif associatif en situation immédiate), soit encore, mais plus rarement, on interprétera 8 comme signifiant que Albert désirerait voir une personne bien précise, Jean, en tant non pas, par exemple, que chef de la chorale mais en tant que prêtre (cf. Ducrot 1972, Kleiber 1981).

Les remarques qui précèdent suffisent à expliquer que les SN indéfinis, comme on l'a très souvent relevé, ne se prêtent pas aux usages anaphoriques et donc, a fortiori, aux emplois en anaphore associative. Si en effet l'installation d'un référent est, avec les SN indéfinis, dépendante à la fois du prédicat interne au substantif et du prédicat de la phrase dans laquelle ils figurent, il découle que la référence de chacune des occurrences d'une description indéfinie change avec les circonstances dans lesquelles ces occurrences apparaissent. Pour se rendre compte de ce phénomène il suffit de considérer par exemple :

(9) *Un prêtre* marchait en tête du cortège. *Un jeune homme* se mit à chanter.

Le calcul de la référence du SN « un jeune homme » suit exactement les mêmes procédures que celui présidant à l'interprétation de « un prêtre » : la sélection d'un individu se fait toujours par prélèvement d'une entité sur la classe préconstruite des jeunes hommes et d'une entité telle qu'elle satisfasse la propriété dénotée par le prédicat de la phrase dans laquelle apparaît le SN. Si cette procédure obéit aux mêmes principes que celle requise pour l'interprétation du SN « un prêtre » figurant dans la phrase précédente, les deux opérations sont cependant totalement indépendantes. Il faut à chaque fois recalculer le référent et, comme le contexte prédicatif aussi bien que la classe préconstruite d'extraction varient d'une phrase à l'autre, le résultat ne peut être que différent (Corblin 1987). Le SN « un jeune homme » introduit donc,

dans (9), un individu inédit, différent de l'entité désignée par « un prêtre ». Pour interpréter le second SN indéfini il n'est pas besoin de s'appuyer sur celui qui le précède, la seconde phrase fournit à la description utilisée tout le matériel requis pour l'établissement d'un référent qui, de ce fait, est nécessairement disjoint de tous ceux introduits antérieurement.

Le SN indéfini, quand il est à même de fixer une entité spécifique, tire donc son autonomie référentielle de sa dépendance envers le contenu de l'énoncé dans lequel il figure. L'interprétation référentielle d'un SN indéfini ne sollicite que le contenu de la phrase dans laquelle il apparaît. Elle se fait indépendamment du contexte antérieur, il y a décrochement d'avec celui-ci et, l'on comprend bien, partant de là, qu'elle ne puisse, en particulier, exploiter des relations associant stéréotypiquement telle entité à telle autre déjà introduite dans le discours.

On pourrait objecter que, dans (9), la disjonction référentielle, à défaut de l'anaphore, résulte du fait que l'extraction des deux entités impliquées ne se fait pas sur la même classe préconstruite. Lorsque l'on examine cette objection on a cependant vite fait de s'apercevoir qu'elle ne tient pas, car si l'on remplace « un jeune homme » par « un prêtre » dans la seconde phrase :

(10) *Un prêtre* marchait en tête du cortège. *Un prêtre* se mit à chanter.

l'interprétation disjointe s'impose tout autant. Rien dans le contenu des descriptions utilisées ne s'opposerait à ce que dans (10), comme du reste dans (9), il y ait coréférence, rien si ce n'est, encore une fois, le mode original de fixation de la référence qui caractérise les SN indéfinis.

Le fait que chaque occurrence d'un SN indéfini implique un calcul inédit de la référence, s'il est a priori incompatible avec l'idée d'anaphore, n'exclut toutefois pas qu'il puisse y avoir *coréférence* entre deux descriptions indéfinies. Ces cas, que les remarques précédentes paraissent exclure, ne sont toutefois possibles que sous certaines conditions. En voici un premier exemple :

- (11) Ce matin-là le directeur avait rendez-vous avec une candidate pour l'emploi de secrétaire. A l'heure prévue *une jeune femme* se présenta dans son bureau.

dans lequel on voit que le SN « une jeune femme » peut⁴ parfaitement coréférer avec la précédente description indéfinie. Cette interprétation est liée à la possibilité de rapporter le second SN indéfini à un individu à même de supporter un *point de vue*. D'abord fixée en tant que « candidate pour l'emploi de secrétaire », celle-ci est ensuite appréhendée sous les traits de « une jeune femme », comme si le directeur devait ajuster la représentation qu'il s'en était faite en calculant qu'il s'agit bien du même individu. On notera, au passage, que ce réajustement peut être très tolérant. Ainsi, dans (11), on pourrait sans difficultés remplacer « une jeune femme » par « un jeune homme » ou « un grand blond » sans que, pour autant, la coréférence cesse d'être possible.

Les emplois du type de (11) marquent, dit Ushie (1986), une « *coreprésentation* », ils ne sont acceptables que lorsque le contexte signale, d'une manière ou d'une autre, *l'empathie* d'un protagoniste (ou du locuteur). Il en va de la sorte dans (ex. trad. de Ushie, p. 433, tiré de Lipman, *Point of Law*) :

- (12) A l'époque de ses 19 ans, il (Malcolm) s'adonnait volontiers aux plaisirs mondains de la boisson et avait déjà acquis de solides habitudes de fumeur. Un jour, son oncle, qui était un solide gaillard, vint leur rendre visite dans le New Hampshire. Oncle Daniel ne buvait que de l'eau et avait des idées très arrêtées sur ceux qui ne pensaient pas comme lui. Il fut choqué de trouver un garçon de 19 ans en train de boire et de fumer.

où le recours au SN indéfini « un garçon de 19 ans » est préparé et, en quelque sorte, préalablement justifié, par l'expression de la surprise et de la réprobation de l'oncle Daniel. Lorsque cet indice d'empathie disparaît ou est relégué à la suite de l'expression indéfinie :

- (12) (modifié)- « ... En arrivant, il trouva un garçon de 19 ans en train de fumer et de boire et il fut choqué »

⁴ Il ne s'agit jamais que d'une possibilité.

- (12) (modifié)- « ...quand il trouva un garçon de 19 ans en train de boire et de fumer, il fut choqué. »

le recours à un indéfini coréférentiel, note Ushie, n'est plus possible.

Les SN indéfinis spécifiques, s'ils se prêtent bien, sous certaines conditions très particulières, aux emplois coréférentiels, ne sont cependant pas anaphoriques pour autant. L'interprétation d'exemples comme (11) et (12) implique, ainsi que dans les usages habituels, un calcul de la référence autonome pour chacune des expressions indéfinies, calcul qui conduit à l'introduction d'une entité inédite, et ensuite, mais seulement ensuite, à l'établissement d'un rapport de coréférence. La thèse selon laquelle les SN indéfinis ne sont jamais anaphoriques n'est donc pas contestée par ce genre d'emploi et, si les indéfinis sont inaptes aux usages anaphoriques on comprend bien qu'ils soient, à plus forte raison, incapables d'emplois associatifs dans des contextes du genre de (1) et (2).

2. USAGES ASSOCIATIFS DES SN INDEFINIS

La thèse de l'inaptitude des indéfinis aux usages anaphoriques se heurte cependant à un certain nombre de contre exemples qui s'expliquent tous par le fait que *le défini singulier n'a pas le monopole des emplois associatifs*. Un vélo comportant stéréotypiquement deux pédales et deux roues, on dira en effet très spontanément :

- (13) Léon a retapé un vieux vélo. Il a dû changer *les pédales et les roues*.

plutôt que :

- (14) ? Léon a retapé un vieux vélo. Il a dû changer *la pédale et la roue*.

De même, comme chacun sait que pour se marier il faut, dans notre système juridique, deux témoins on aura très facilement :

- (15) Paul s'est marié la semaine dernière. *Les témoins* sont arrivés en retard.

plutôt que :

(16) ? Paul s'est marié la semaine dernière. *Le témoin* est arrivé en retard.

La bizarrerie de (14) et de (16) tient essentiellement au fait que nous avons spontanément tendance à nous représenter un vélo avec deux pédales et deux roues et à associer la cérémonie du mariage à deux témoins. En l'absence d'indications contextuelles susceptibles de justifier son occurrence, le défini singulier est ressenti comme anormal dans la mesure où l'interlocuteur n'a aucun moyen de comprendre pourquoi, dans (14) et (16), il n'est question que d'une seule pédale, d'une seule roue et d'un seul témoin, dont l'unicité est de surcroît présentée comme manifeste. Si donc il existe bien, comme on pouvait du reste s'y attendre, des définis pluriels associatifs, on ne voit pas au nom de quoi il faudrait refuser à l'indéfini un statut d'anaphore associative dans :

(17) Léon a retapé un vieux vélo. Il a dû changer *une pédale* et *une roue*.

(18) Paul s'est marié la semaine dernière. *Un témoin* est arrivé en retard.

qui sont parfaitement acceptables contrairement à leur équivalent au défini singulier. De même, dans l'exemple suivant qui est attesté :

(19) « (Richardmenil). L'école du centre a été cambriolée dans la nuit de samedi à dimanche. *Les classes* ont été visitées et ... »

on pourrait sans problème substituer « une classe » à « les classes » :

(20) « (Richardmenil). L'école du centre a été cambriolée dans la nuit de samedi à dimanche. *Une classe* a été visitée et ... »

Partant de l'idée qu'un train comporte généralement une seule locomotive et plusieurs wagons et qu'un bus, qui est fait pour transporter des voyageurs, est normalement piloté par un seul conducteur, on contrastera semblablement (21) et (22) avec respectivement (23) et (24) :

(21) Un train a déraillé. *La locomotive* est tombée dans un ravin et *les wagons* ont pris feu.

- (22) Un bus s'arrêta sur la place. *Les passagers* descendirent et *le conducteur* redémarra aussitôt.
- (23) ? Un train a déraillé. *Les locomotives* sont tombées dans un ravin et *le wagon* a pris feu.
- (24) ? Un bus s'arrêta sur la place. *Le passager* descendit et *les conducteurs* redémarrèrent aussitôt.

Lorsque la relation méronomique stéréotypique qui garantit l'anaphore implique une ou plusieurs entités associées on aura par contre aussi bien :

- (25) Un avion s'est écrasé dans la forêt amazonienne. *Les pilotes* ont été portés disparus / *Le pilote* a été porté disparu / *Un pilote* a été porté disparu.
- (26) Un voleur qui tentait de pénétrer de nuit dans un musée a été surpris par *les gardiens* / *le gardien* / *un gardien*.

Le fait qu'une expression en « un N » puisse être employée en anaphore associative n'a, comme on s'en rend compte au vu des exemples qui précèdent, rien d'extraordinaire. Il découle directement du constat que le procédé ne se limite pas au défini singulier. Dès lors que certaines entités apparaissent comme stéréotypiquement associées à un ensemble comprenant plusieurs éléments, il n'est pas étonnant que, pour référer à un seul de ces éléments, on soit amené à recourir à l'indéfini singulier qui précisément permet d'extraire une entité unique sur une classe homogène préfixée.

Déjà relevés par Hawkins (1978), Azoulay (1978) et Webber (1988), *les emplois associatifs de l'indéfini apparaissent donc comme directement dérivés du défini pluriel*. Hawkins, dans une publication récente (1991), cite les exemples suivants :

- (27) Je n'ai pas acheté la maison, parce qu'*une fenêtre* était cassée.
- (28) Fred a perdu *une jambe* à la guerre.

qui, explique-t-il, impliquent respectivement : « une des fenêtres de la maison » et « une de ses jambes/une des jambes de Fred »⁵. Les observations qui précèdent conduisent en fait à traiter les indéfinis associatifs comme des *cas particuliers des définis associatifs*, voire même comme de purs et simples *définis associatifs déguisés*. Le déterminant indéfini « un » extrait sur l'ensemble associatif supposé pragmatiquement accessible à partir d'un SN antérieur un et un seul élément qui fait ensuite l'objet d'un acte de prédication. De l'indéfini singulier il ne reste donc, dans les emplois associatifs, que l'opération de *dénombrément unaire*, opération que le français n'exprime pas par un morphème spécifique, contrairement par exemple à l'anglais qui dispose à la fois de « a(n) » et de « one ». Partant, dans l'exemple original de Hawkins :

(27) I didn't buy the house, because *a window* was broken.

rien ne s'opposerait à ce que l'on substitue « one » à « a » :

(27') I didn't buy the house, because *one window* was broken.

Conséquence logique de cette dernière remarque : les SN indéfinis quantifiants (cf. Corblin 1989) comme « trois N », « des N », « plusieurs N », et partitifs comme « certains N », qui opèrent un prélèvement sur un ensemble défini appelé par un SN antérieur :

(29) Je n'ai pas acheté la maison parce que *trois/des/plusieurs/ certaines fenêtres* étaient cassées.

peuvent donner lieu à des emplois associatifs au même titre que les expressions en « un N »⁶.

Quand on compare les emplois ci-dessus avec les indéfinis singuliers spécifiques classiques, on remarque que *l'indéfini associatif* « un N2 » *ne fixe pas un référent par extraction d'un élément sur un*

⁵ L'exemple (28), pour des raisons non pertinentes ici et sur lesquelles nous ne nous étendrons donc pas, pose en fait des problèmes particuliers.

⁶ Ces emplois sont bien référentiels dans la mesure où le prédicat phrastique fixe une entité dans le discours, l'indétermination quantitative (cf. « plusieurs », « certaines ») n'impliquant pas la non référence.

ensemble purement préconstruit, élément qui se voit ensuite ancré dans le modèle du discours par le prédicat phrastique. L'installation d'une entité (non identifiable pour l'interprétant) est en fait acquise par prélèvement unaire sur un ensemble (« les N ») présenté comme pragmatiquement manifeste et unique après l'introduction de « un/le N1 », l'accessibilité de cet ensemble étant garantie, comme dans les cas d'anaphore associative définie, par le caractère stéréotypique de l'association « N1/N2 ». Lorsque le stéréotype n'est pas respecté jusque dans le nombre, il est donc tout à fait normal que les exemples paraissent bizarres. On se reportera à (14), (16), (23) et (24) ci-avant ou encore à (30) qui est attesté :

- (30) « Je vais vous raconter l'histoire d'un vieil homme, d'un homme qui ne dit plus un mot, qui a un visage fatigué, trop fatigué pour sourire et trop fatigué pour avoir l'air fâché. Il habite dans une petite ville, tout au bout de *la rue*, ou bien près *du carrefour*.... » (Bischel, « Une table est une table » dans *Enfantines*)

dans lequel on attendrait plutôt « une rue » et « un carrefour ». Il est vrai que la précision « une petite ville » permet de récupérer, jusqu'à un certain point, l'infraction : le lecteur inférant que, pour le coup, la bourgade est tellement « petite » qu'elle n'a (forcément) qu'une seule rue et qu'un unique carrefour.

3. DIFFERENCES ET COMPLICATIONS

Les observations qui précèdent militent en faveur de l'idée que les SN indéfinis associatifs sont dérivés d'emplois définis classiques, le recours à l'indéfini ne s'imposant que quand il y a extraction d'une entité unique ou d'un certain nombre d'entités au sein de l'ensemble des entités stéréotypiquement associées à un SN antérieur (« un N2 de les N2 du N1 »). Pour fondée qu'elle soit, cette thèse n'autorise cependant pas une pure et simple assimilation des indéfinis associatifs aux définis du même nom car, comme nous voudrions le montrer, il existe entre ces deux types d'expressions des différences de comportement qui ne sont pas négligeables.

Il faut bien voir tout d'abord qu'avec l'indéfini l'interprétation associative ne revêt jamais le caractère de nécessité que l'on trouve avec le défini. Hawkins (1991) note par exemple que les implications selon lesquelles, dans (27) et (28), « une fenêtre » désigne « une fenêtre de la maison » et « une jambe », « une jambe de Fred », peuvent toujours être effacées. Le fait que l'on puisse avoir (ex. (9) et (10) dans la numérotation de Hawkins) :

- (31) Je n'ai pas acheté la maison parce qu'une *fenêtre* était cassée – pas une fenêtre de la maison en question, mais un modèle identique de la région qui m'a amené à me poser des questions au sujet de la qualité des artisans.
- (32) Fred a perdu une *jambe* à la guerre – pas une des siennes, il était le major du camp !

montre bien, souligne Hawkins, qu'avec l'indéfini l'interprétation associative est *annulable*. Le caractère très artificiel ou inattendu des contextes invoqués pour éliminer les interprétations associatives ne fait que prouver la force avec laquelle celles-ci tendent à s'imposer par défaut. Il n'en demeure pas moins que, dans (27) et (28), les inférences de liaison associative peuvent être remises en cause alors que, avec le défini, la même opération est beaucoup plus difficile, pour ne pas dire carrément impossible :

- (33) * Je n'ai pas acheté la maison parce que *les fenêtres* étaient cassées – pas les fenêtres de la maison en question, mais un modèle identique de la région qui m'a amené à me poser des questions au sujet de la qualité des artisans.
- (34) * Fred a perdu *la jambe* à la guerre – pas une des siennes, il était le major du camp !

Pour envisager des exemples moins alambiqués, lorsque l'on compare (35) et (36) :

- (35) Un train a déraillé. *Un wagon* a pris feu.
- (36) Un train a déraillé. *Les wagons* ont pris feu.

on constate effectivement que si (35) se prête relativement aisément à une lecture non anaphorique (du genre « hier, il y a eu deux accidents : un train a déraillé et, par ailleurs, un wagon a pris feu »), (36) n'est par contre pas aussi facilement disponible pour une interprétation disjointe. Pour éliminer la lecture associative on est obligé d'imaginer que le locuteur, après avoir rapporté un fait concernant un train non accessible dans la situation (non connu), fait tout à coup allusion à des wagons qui seraient saillants dans le contexte immédiat (du genre : « les wagons que nous sommes chargés de surveiller »).

La plus grande disponibilité de l'indéfini aux interprétations non anaphoriques s'explique aisément. Dans (35), le prédicat « avoir pris feu » et les marques aspecto-temporelles qui le spécifient sont largement suffisants pour instancier une entité indépendamment de l'énoncé précédent. Au terme du second énoncé l'interprétant a en effet les moyens de fixer un référent sans s'appuyer sur le SN indéfini antérieurement introduit. Si l'interprétation associative s'impose malgré tout, c'est en raison de l'attraction, par défaut, de la relation méronomique stéréotypée. Dans ce cas, qui est vraisemblablement ressenti comme le plus normal, le SN « un wagon » est résolu, ou pour le moins résolvable, référentiellement avant l'occurrence du prédicat verbal l'accompagnant. Ce dernier est momentanément court-circuité, mais il demeure néanmoins facilement disponible pour une réinterprétation disjointe⁷. Dans (36), la présence du défini implique par contre nécessairement de la part du destinataire que, dès l'occurrence du SN « les wagons », et donc indépendamment du contenu de la phrase l'accueillant, il accède à une explication de la présupposition d'unicité existentielle véhiculée par le déterminant (cf. Bosch & Geurts 1990, Charolles 1994b). En (36), la présence d'un énoncé antérieur fournit évidemment le contexte le plus pertinent pour la résolution référentielle du SN défini et l'on comprend, dans ces conditions, que l'interprétation associative s'impose en premier lieu et aille même jusqu'à occulter la possibilité d'un changement de

⁷ L'accessibilité de la lecture disjointe est fonction du prédicat de la seconde phrase. Si on avait « Un train a déraillé. Un wagon était rempli de voyageurs. » l'interprétation anaphorique serait beaucoup plus difficile à annuler.

cadre énonciatif, opération très coûteuse cognitivement surtout si elle n'est pas marquée (cf. Wilson 1989).

Dans le prolongement des remarques qui précèdent il est encore intéressant de noter, qu'avec le défini, le prédicat verbal qui suit le SN défini associatif n'a pas besoin de conforter l'interprétation anaphorique, il suffit, comme l'a bien montré Kleiber (1986 notamment), qu'il prolonge les circonstances d'évaluation fixées par l'énoncé précédent. Par exemple, dans (37) :

(37) Un bus s'arrêta sur la place. *Les passagers* descendirent.

le verbe « descendre » ne fait que confirmer l'interprétation associative du SN « les passagers » par évocation d'une action figurant dans le scénario « prendre le bus ». Le haut degré d'accessibilité de la relation méronomique (« un bus/les passagers ») impose cette solution avant même l'apparition du verbe. Si, du reste, on remplace, dans (37), le prédicat par un autre a priori étranger au scénario :

(38) Un bus s'arrêta sur la place. *Les passagers* hurlèrent.

l'interprétation associative se maintient. Cette interprétation résiste même lorsque l'on substitue un SN comme « les militaires » à « les passagers » :

(39) Un bus s'arrêta sur la place. *Les militaires* descendirent.

car, malgré l'absence de relation stéréotypique entre « bus/militaires », l'occurrence du défini en tête de P2 oblige le lecteur à imaginer⁸ un contexte ad hoc permettant de justifier l'indication de notoriété contextuelle véhiculée par le déterminant, ce qui fait que l'on inférera que, dans l'univers du discours considéré, les bus sont régulièrement associés à des passagers qui sont des militaires. Le rattachement associatif à « un bus » ne cède le pas que quand le SN2 ne désigne pas un associé stéréotypique du N1 et quand, en plus, le prédicat verbal de la seconde phrase n'a rien à voir avec le scénario :

⁸ Par un processus rétrograde d'« inducible parts » dit Clark, 1977, 416.

(40) Un bus s'arrêta sur la place. *Les militaires* hurlèrent.

Encore peut-on se demander si, lors du traitement en temps réel de (40), « les militaires » n'est pas tout d'abord interprété en liaison avec « un bus », tant est forte, pour le lecteur ou l'auditeur, la nécessité de trouver une explication à la notoriété contextuelle du défini. Cette exigence est d'ailleurs telle qu'à l'issue du second énoncé il y a vraisemblablement rattachement associatif avec « la place » (« les militaires qui se trouvaient sur la place »).

Avec l'indéfini, la même modification :

(41) Un bus s'arrêta sur la place. *Un militaire* descendit/*des militaires* descendirent.

n'engendre aucun effet comparable. Le verbe « descendre » appelle comme complément prépositionnel « le bus » et, à partir de là, il y a fixation du référent « un/des militaire/s ». L'interprétation est donc disjointe et l'inférence comme quoi le ou les militaire(s) en question fait (font) partie des passagers n'est qu'une conséquence triviale du prédicat verbal, conséquence qui bien entendu disparaît lorsque l'on remplace le verbe par « hurlèrent » :

(42) Un bus s'arrêta sur la place. *Un militaire* hurla/*des militaires* hurlèrent.

(42), à la différence de (40), n'amène pas du tout à envisager un univers dans lequel les bus seraient associés aux militaires. « Un/des militaire/s » dans (42) n'est donc pas compris comme une anaphore associative indéfinie de « le bus ». En l'absence d'un stéréotype imposant une telle solution, la fixation du référent n'intervient qu'après l'intégration du prédicat verbal et donc indépendamment des entités qui figurent dans le modèle du discours déjà traité.

Le fait que l'indéfini, contrairement au défini, puisse très facilement s'émanciper de ses attaches associatives, même lorsqu'elles sont très stéréotypées, apparaît bien encore quand on compare (43) et (44) :

(43) Dans le garage, il y avait un vieux vélo. *Les pédales* traînaient sur un établi.

- (44) Dans le garage, il y avait un vieux vélo. *Une pédale* traînait sur un établi.

Avec (43), on infère immédiatement qu'il s'agit des pédales du vélo mentionné dans la phrase précédente. A moins d'imaginer un locuteur parti à la recherche de pédales précises dans le garage en question (cas qui, à l'écrit, exigerait un contexte gauche plus étoffé), l'interprétation associative est la seule possible, et cela malgré l'aliénation (cf. Kleiber à par.c) qui est consubstantielle à toute anaphore associative. Avec (44), il en va bien différemment : la relation associative, pourtant très forte, ne résiste pas, il n'y a plus aliénation d'une partie attachée à un tout mais, carrément, détachement, fixation d'un objet totalement indépendant et sans rapport, et donc plus anaphore⁹. Pour que l'interprétation associative l'emporte il faudrait que l'énoncé précise : (cf. ci-après) « une des pédales traînait sur l'établi ».

Les observations qui précèdent vont toutes dans le même sens : elles montrent qu'*avec l'indéfini la résolution référentielle par anaphore associative n'implique pas seulement le SN mais également l'énoncé dans lequel il est inséré*. Avec le défini, à relation associative potentielle égale, l'interprétation anaphorique apparaît, par contre, comme beaucoup moins sensible au contexte où apparaît le SN. Le récepteur, avant même d'avoir accès à ce contexte, résout immédiatement (ou cherche à résoudre immédiatement) la définitude du NP en profitant de la relation associative, d'où la primauté de l'interprétation anaphorique.

Partant des remarques ci-dessus on explique encore le fait que si :

- (45) *Un gardien* a surpris un voleur qui tentait de dérober une toile dans un musée.

ne pose aucun problème d'acceptabilité, il n'en va pas de même avec :

⁹ Le prédicat « traînait sur l'établi » joue évidemment un rôle crucial dans la disjonction. Si on avait « Dans le garage, il y avait un vieux vélo. Une pédale était en bois » l'interprétation par anaphore associative s'imposerait. Avec le défini, cf. (42), le prédicat ne suffit cependant pas à rompre le lien associatif, c'est là que réside la différence.

(46) ? ? Le/les gardien/s a/ont surpris un voleur qui tentait de dérober *une toile dans un musée*.

Dans 46, l'occurrence d'un défini à l'initiale de texte (on peut imaginer un titre d'article de presse) ne peut que susciter l'interrogation du lecteur qui n'a aucun moyen d'accéder aux arguments susceptibles d'expliquer la notoriété pragmatique du ou des gardiens mentionnés. L'association rétrospective avec « un musée » ne permet pas de récupérer le défini comme cataphorique du « un N » qui suit car, comme l'ont bien montré Kleiber, Patry & Menard (1994), la relation méronomique sur laquelle s'appuie l'anaphore associative est strictement orientée (de « un N1 » à « le N2 »). Avec (45), il n'y a, par contre, pas de problème car l'indéfini initial peut parfaitement fixer à lui seul un référent. Le SN « un gardien » comporte un « N » syncatégorématique (« un gardien de quelque chose ») qui appelle certes un autre terme, néanmoins cette dépendance n'empêche pas l'instanciation (via le prédicat « avoir surpris un voleur qui... ») d'un individu, et donc le placement à l'initial. L'occurrence du SN « un musée » apporte ensuite le complément dont « un gardien » a besoin. Ce rattachement « réveille » vraisemblablement la relation stéréotypique, mais cette relation n'est pas cruciale pour la compréhension initiale du SN1. Elle apparaît plus comme une confirmation après coup que comme une condition nécessaire à l'interprétation, ainsi que c'est le cas avec le défini. Là encore l'indéfini, qui n'a rien d'une cataphore associative, fait donc preuve d'une bien plus grande latitude d'emploi que le défini.

4. L'ALTERNANCE UN(E) N2 / UN(E) DES N2

Les analyses tendant à voir dans les SN indéfinis associatifs une simple variante de leurs homologues au défini s'appuient, comme on l'a vu un peu plus haut, sur le fait qu'il est possible de substituer au SN indéfini associatif « un(e) N2 » un SN en « un(e) N2 des N2 (du/de la N1) » explicitant l'opération d'extraction sur l'ensemble associé au SN1. Ce test, qui suggère une équivalence sémantique, est en réalité trompeur car le mode d'accès au référent n'est pas le même, à contexte égal, selon que l'on a affaire à « un(e) N2 » et « un(e) des N2 ». Cette différence

explique d'ailleurs que la commutation ne soit pas toujours sans effet sur l'acceptabilité. Si dans :

(47) Un bus s'arrêta sur la place. *Un passager* descendit.

(48) Un train a déraillé. *Un wagon* a pris feu.

on remplace le second SN indéfini par « un des N2 » on obtient :

(49) Un bus s'arrêta sur la place. *Un des passagers* descendit.

(50) Un train a déraillé. *Un des wagons* a pris feu.

qui paraissent, au premier abord, de simples paraphrases de (47) et (48). Or il n'en est rien car, si l'on a sans problèmes :

(51) Un bus s'arrêta sur la place. *Un passager* descendit, c'était le seul qu'il y avait dans le bus.

(52) Un train a déraillé. *Un wagon* a pris feu, c'était le seul que comportait le train.

les mêmes enchaînements avec « un des » deviennent impossibles :

(53) * Un bus s'arrêta sur la place. *Un des passagers* descendit, c'était le seul qu'il y avait dans le bus.

(54) * Un train a déraillé. *Un des wagons* a pris feu, c'était le seul que comportait le train.

Cette différence n'a rien de mystérieux : avec « un des N2 » il y a référence explicite à la classe des passagers ou des wagons associée respectivement à « un bus » et « un train ». Les SN définis pluriel « des/de les N2 » désignent littéralement un ensemble constitué de plusieurs entités qui, du fait du défini, sont présupposées douées d'existence et de surcroît présentées comme pragmatiquement notoires. Partant de là, il est parfaitement normal que l'on ne puisse ensuite annuler la présupposition existentielle véhiculée par le défini pluriel sans s'exposer à l'inconsistance. Avec « un N2 » tout court, l'indéfini singulier marque, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, une opération d'extraction qui isole un élément unique. Il y a donc bien, dans les cas où l'indéfini est interprété associativement, allusion à un ensemble non unaire sur lequel il y a pré-

lèvement d'une entité unique. Seulement, à la différence de ce qui se passe avec « un des N2 », cet ensemble, quoique associé à « un N1 », quoique appelé par celui-ci, n'est pas littéralement instancié. Il demeure *virtuel*, il n'a *aucun corrélat extensionnel*, de sorte qu'il n'y a aucune contradiction à affirmer ensuite qu'il ne comporte, dans les faits, qu'un seul élément.

Le fait qu'avec « un(e) des N2 » l'ensemble N2 soit carrément instancié permet d'expliquer que dans la suite de l'exemple (20) :

(20) « (Richardmenil) L'école du centre a été cambriolée dans la nuit de samedi à dimanche. Les classes ont été visitées et *les voleurs* n'ont pas hésité à fracturer celles qui étaient fermées à clé. »

le remplacement de « les voleurs » par « un des voleurs » donne un résultat bien meilleur que « un voleur » tout court :

(20') « (Richardmenil) L'école du centre a été cambriolée dans la nuit de samedi à dimanche. Les classes ont été visitées et *un des voleurs*/? *un voleur* n'a pas hésité à fracturer celles qui étaient fermées à clé. »

Pour que « un voleur » puisse être interprété comme une anaphore associative indéfinie il faudrait que l'on se représente qu'il y a extraction d'un seul voleur sur l'ensemble des voleurs potentiellement attaché, dans les circonstances normales, au scénario cambriolage. Or ce scénario est compatible aussi bien avec un seul voleur qu'avec plusieurs. La preuve en est que, dans (20), on peut avoir soit « les voleurs » soit « le voleur ». Cette compatibilité avec le singulier ou le pluriel qui devrait permettre le recours à « un voleur » est en fait un handicap jouant contre le SN indéfini simple. Si en effet le rédacteur choisit l'indéfini singulier « un voleur » cela implique qu'il a fait un certain choix, cela suggère qu'il a des raisons précises de penser qu'il y avait, en l'occurrence, plusieurs voleurs. Cela suppose donc qu'il a construit une entité correspondant réellement (et non seulement virtuellement ou potentiellement) à « les voleurs », et le fait qu'il y ait, par implicature, référence à cet ensemble impose le recours à « un des voleurs ».

Le choix entre « un(e) N2 » et « un(e) des N2 » est donc loin d'être innocent du point de vue référentiel. Autre aspect qui mérite d'être sou-

ligné et expliqué : l'incidence de l'environnement prédicatif aussi bien du N1 que du N2 sur l'alternance entre « un(e) N2 » et « un(e) des N2 ». Lorsque l'on envisage (55) et (56) :

(55) J'ai visité le nouvel appartement de Pierre. *Une pièce* vient d'être repeinte.

(56) Paul examina la voiture. *Un siège* était déchiré.

qui devraient être parfaitement naturels, on a l'intuition qu'ils passeraient mieux avec un SN2 en « un des » :

(57) J'ai visité le nouvel appartement de Pierre. *Une des pièces* vient d'être repeinte.

(58) Paul examina la voiture. *Un des sièges* était déchiré.

Cette différence d'acceptabilité s'explique par la présence des prédicats « visiter » et « examiner » qui, dénotant une activité d'auscultation, de passage en revue, favorisent une interprétation extensionnelle de l'ensemble associé. Quelqu'un qui examine une voiture avec le dessein par exemple de l'acheter ne se contente en général pas de l'envisager comme un objet devant normalement comporter des sièges, des roues, etc. Si donc, dans ce contexte, il y a extraction d'un élément d'un ensemble, on s'attend à ce que celui-ci soit effectivement distingué de ses semblables, d'où le « un(e) des N2 ». Il en va, on le notera, tout autrement avec (47) :

(47) Un bus s'arrêta. *Un passager* descendit.

Assister à l'arrêt d'un bus n'implique absolument pas que l'on passe en revue les passagers, s'il en descend un on dira « un passager descend » en vertu du fait que les bus servent normalement à transporter des passagers dont on s'attend à ce que, tout aussi normalement, ils en descendent à un moment ou à un autre.

Le prédicat de la phrase contenant le N2 joue également un rôle dans le processus de sélection entre « un(e) N2 » et « un(e) des N2 ». On le voit bien lorsque l'on compare (47) et (59) :

(59) Un bus s'arrêta sur la place. *Un passager* pleurait.

Autant (47) passe bien tel quel, autant, avec (59), on attendrait plutôt :

(60) Un bus s'arrêta sur la place. *Un des passagers* pleurait.

La raison de cette dissymétrie s'explique de la même façon que précédemment. Le fait qu'un passager descende à un arrêt de bus n'a rien d'extraordinaire, il fait partie du scénario « prendre le bus » ou « voyager en bus ». Partant, l'action de descendre n'est pas en mesure de justifier la sélection d'un individu précis sur une *classe extensionnelle déterminée*. Le prédicat fixe simplement un référent extrait sur l'ensemble virtuel des passagers associé à « un bus ». Avec « pleurer » le prédicat n'a, par contre, rien de conventionnel, il est hautement distinctif, ce qui suppose que l'ensemble des passagers soit pris en compte et examiné. Le verbe implique donc qu'il y ait référence effective à cet ensemble et ensuite prélèvement contrastif d'un élément spécifique, d'où la meilleure acceptabilité de « un des N ».

Autres cas dans lesquels l'alternance « un(e) N2/un(e) des N2 » n'apparaît pas comme complètement libre :

(61) Ne t'assieds pas sur cette chaise, *un pied* n'est pas solide.

(62) Le clavier doit être changé, *une touche* est cassée.

(63) La voiture a dérapé, *un pneu* était crevé.

où l'on attendrait de préférence « un(e) des » :

(64) Ne t'assieds pas sur cette chaise, *un des pieds* n'est pas solide.

(65) Le clavier doit être changé, *une des touches* est cassée.

(66) La voiture a dérapé, *un des pneus* était crevé.

Aux arguments invoqués ci-dessus pour expliquer cette différence de comportement il convient d'ajouter le fait que l'on ne peut dire facilement :

(67) ? Ne t'assieds pas sur cette chaise, *un pied* n'est pas solide, c'est le seul qu'elle comporte.

(68) ? Le clavier doit être changé, *une touche* est cassée, c'est la seule qu'il comporte.

(69) ? La voiture a dérapé, *un pneu* était crevé, c'était son unique pneu.

La différence avec les bus et les trains (cf. (47) à (53)) réside dans le fait que si l'on peut sans problèmes concevoir que, dans telle ou telle circonstance particulière, un bus ne véhicule qu'un passager et qu'un train ne comporte qu'un unique wagon, il est par contre beaucoup plus malaisé de se représenter une chaise avec un seul pied, un clavier avec une seule touche et une voiture avec une seule roue. A noter du reste que les conducteurs d'un bus ou d'un train pourraient parfaitement noter dans leur rapport « les passagers/les wagons étaient au nombre de un » alors qu'avec les pieds de chaise, les touches de clavier, etc. les mêmes énoncés (« les pieds de la chaise étaient au nombre de un », etc.) paraîtraient très bizarres. Cette observation met sur la voie d'un autre paramètre venant renforcer ceux envisagés jusque-là pour expliquer la différence d'acceptabilité que l'on ressent entre les séries (61) à (63) et (64) à (66). Si en effet « un des pieds », « une des touches » et « un des pneus » semblent plus naturels que leur homologue avec un indéfini seul c'est parce que la définition même d'une chaise implique strictement et non virtuellement plusieurs pieds et ainsi de suite pour les autres objets invoqués dans ces exemples. Lorsque un objet comporte plusieurs parties identiques mais bien distinctes (ce qui n'est pas forcément le cas des passagers d'un bus, des wagons d'un train ou des pièces d'un appartement), lorsque un objet est formé de plusieurs composantes qui demeurent chacune saillantes, il est tout à fait normal que l'extraction de l'une d'entre elles se fasse sur le fond des autres et entraîne un contraste, d'où la préférence pour « un(e) des N2 »¹⁰.

Le critère de la saillance des parties constitutives peut cependant être contrebalancé par le prédicat de la phrase dans laquelle apparaît N1. C'est ce qui se passe dans (17) déjà cité :

(17) Léon a retapé un vieux vélo. Il a dû changer *une pédale* et *une roue*.

¹⁰ Les exemples du type (61) à (63) se prêtent aux constructions en « Det N1 avec un N2 » (cf. notamment à l'oral : *une chaise avec un pied de cassé*), pour une étude de ces constructions cf. Choi-Jonin à par.

le prédicat « retaper » active dans le référent des zones qui sont les parties à réparer. Ces parties peuvent être prélevées, comme c'est le cas avec « une pédale » et « une roue », sur des ensembles stéréotypiques associés, mais ces parties bien que nettement individuées (ne serait-ce qu'en raison de leur disjonction spatiale) ne sont pas saillantes en tant que parties. Ce qui ressort dans le contexte ce sont les éléments potentiellement défectueux et non la configuration de l'objet, si bien que la nécessité de marquer l'extraction contrastive d'une pédale et d'une roue particulières ne se fait pas ressentir aussi fortement que dans (61) à (63). Il nous reste à dire encore un mot, dans le prolongement de cette dernière remarque, d'un exemple discuté à la fin de la partie précédente. Nous avons relevé un peu plus haut en commentant (44) :

(44) Dans le garage il y avait un vieux vélo. *Une pédale* traînait sur l'établi.

que, en l'absence d'une allusion explicite à « une des pédales », le SN indéfini simple orientait vers une lecture disjointe : « une pédale » étant compris comme référant indépendamment de « un vieux vélo ». Cet effet de sens qui est assez net a, comme précédemment, pour origine le prédicat « traîner sur l'établi ». Ce prédicat implique une disjonction spatiale avec « un vélo », disjonction qui va bien au-delà de l'aliénation purement mentale accompagnant toute anaphore associative qui, comme dit Kleiber (à par. c), zoome sur une partie d'un objet. Pour annuler ce détachement et donc pour restituer la relation partonomique, on comprend que le locuteur n'ait d'autre solution que de l'indiquer explicitement à l'aide de l'expression « une des pédales » qui marque l'appartenance.

L'explicitation d'une relation d'appartenance à l'aide de « un(e) N2 des N2 (de N1) » ne doit pas, en tout état de cause, être confondue avec le fonctionnement anaphorique des indéfinis associatifs en « un N2 » que l'on trouve dans les exemples canoniques du genre « un bus/un passager ». Il faut bien voir en effet qu'avec « un(e) des N2 » ce n'est pas l'indéfini qui est anaphorique mais le défini pluriel « (de) les N2 ». Si un constituant est non autonome référentiellement dans le SN binominal « un N2 de les N2 », c'est le second SN, le premier a, par contre, tout ce qu'il lui faut pour fixer de manière autonome un référent unique, le complément prépositionnel « de les N2 » lui fournit en effet les

matériaux justifiant l'installation d'un référent spécifique, même si l'expression utilisée n'est pas identifiante.

CONCLUSION

Les observations rassemblées dans cette étude montrent que la question posée dans le titre “Les SN indéfinis peuvent-ils fonctionner comme anaphores associatives ?” appelle indiscutablement une réponse affirmative. Il existe en effet bel et bien des SN indéfinis associatifs. Ces emplois sont limités aux SN indéfinis spécifiques et ils constituent une sorte de curiosité dans la mesure où, comme nous l'avons rappelé, les indéfinis ne se prêtent en principe pas aux usages anaphoriques. Cette inadaptation tient au mode de détermination du référent qui est propre à l'indéfini, mode de détermination qui explique du reste que, dans certains contextes prêtant pourtant à une interprétation associative, les SN indéfinis puissent s'émanciper plus facilement que les définis de leurs attaches à un SN antérieur.

Les SN indéfinis anaphoriques associatifs sont dérivés des SN définis du même nom, les cas les plus typiques de reprise en « un N2 » se laissant gloser par « un N2 des N2 (du N1) » (« un des passagers (du bus) »). Cette glose ne fait en un sens qu'explicitier l'opération d'extraction unaire sur un ensemble stéréotypique associé, opération que précisément l'indéfini indique et accomplit. Cette observation ne saurait cependant conduire à une pure et simple assimilation des deux constructions. Dans les emplois associatifs en « un N1/un N2 » (« un bus/un passager ») l'ensemble « de les N2 » (« des passagers ») sur lequel est prélevé « un N2 » demeure en effet purement virtuel, alors que dans les constructions en « un N1/un des N2 » (« un bus/un des passagers ») il est littéralement instancié et cette différence se traduit, comme nous nous sommes efforcés de le montrer, par des divergences de comportement tout à fait tangibles.

La différence entre ensemble virtuel et ensemble instancié n'étant pas évidente, nous aimerions, pour en donner une meilleure approximation théorique, montrer rapidement l'intérêt du formalisme développé par Langacker dans sa *Cognitive Grammar* et dans un article récent intitulé « Reference-point constructions » (1993). Cet article est consa-

cré, pour une part essentielle, aux SN possessifs, mais les analyses présentées par l'auteur dans ce travail se laissent assez facilement transposer, et ce n'est évidemment pas un hasard, aux phénomènes étudiés ici. Si donc on adopte le point de vue de Langacker, on pourrait représenter schématiquement le fonctionnement des SN indéfinis associatifs de la manière suivante : un SN1 (par exemple « un bus ») active, dans un *domaine* abstrait regroupant l'ensemble des entités conceptuellement associées à l'entité dénotée par ce SN1, un sous ensemble d'entités (« les passagers ») qui sert de *point de référence* (R) pour atteindre une *entité-cible* « un N2 » (en l'occurrence : « un passager »). R se trouve dans le focus de la représentation du conceptualiseur parce qu'il jouit d'une saillance intrinsèque (au demeurant garantie par le stéréotype). R sert de *figure d'arrière-plan* (de « landmark ») car son seul rôle est de permettre d'atteindre par un chemin d'accès (« mental-path ») spécifique, en l'occurrence une opération d'extraction, l'entité visée (N2) qui est finalement la seule proéminente. Avec les SN en « un N2 des N2 (du N1) » (« un des passagers du bus »), la schématisation n'est pas la même. L'entité N1 profile un domaine qui, dans un premier temps, sert de point de référence R pour l'établissement d'un *but* ou *trajecteur* (les N2), lequel sert, dans un deuxième temps, de point de référence pour l'extraction de l'entité finalement visée, à savoir « un N2 ». Toute la différence résiderait donc, si l'on exploite le cadre schématique proposé par R.Langacker, dans le fait qu'avec les expressions en « un N2 des N2 du N1 » le domaine d'extraction occuperait, pendant un moment, un statut de trajecteur et jouirait, de ce fait, d'une proéminence conceptuelle qu'il n'a pas dans les emplois associatifs directs en « un N2 du N1 » où l'ensemble associatif servant de point de référence demeurerait, malgré sa saillance, au rang des figures d'arrière-plan. Voilà qui, le cas échéant, pourrait éclairer sous un jour plus précis l'opposition entre les constructions associatives en « un N1/un N2 et les emplois en « un N1/un des N2 ».

* Ce travail s'inscrit dans le projet « L'anaphore et son traitement » soutenu par le PIR-CNRS Cognisciences. Un grand merci à G.Kleiber pour ses remarques et critiques ainsi qu'au referee anonyme pour ses suggestions de remaniement qui nous ont permis d'amender sensiblement la première version de ce texte. Les erreurs sont nôtres.